

toujours pas au centre des préoccupations de la société adulte même si les dirigeants des institutions chrétiennes s'introduisent progressivement dans la sphère familiale. Si les résultats de l'étude de la mortalité saisonnière à Rome fondée sur un nombre très limité d'épigraphes mériteraient d'être plus mesurés et l'approche intersectionnelle de R. Aasgaard plus poussée, cet ouvrage offre une nouvelle vision de la vie des enfants au sein des familles romaines de l'Antiquité tardive et il révèle les changements que provoquèrent l'économie, la démographie, l'environnement mais surtout la montée du christianisme sur leur quotidien.

Solemn DE LARMINAT

Meaghan A. MCEVOY, *Child Emperor Rule in the Late Roman West, AD 367-455*. Oxford, Oxford University Press, 2013. XI-367 p. (OXFORD CLASSICAL MONOGRAPHS). Prix : 79 £. ISBN 978-0-19-966481-8.

Il existait jusqu'à présent seulement deux études de quelque ampleur sur le rôle ou plutôt la figure des jeunes souverains que leurs pères empereurs ont associés au pouvoir suprême durant l'Antiquité tardive. Il s'agit du livre de Werner Hartke, *Römische Kinderkaiser. Eine Strukturanalyse römischen Denkens und Daseins*, publié à Berlin en 1951 et réimprimé sans modifications à Darmstadt en 1972, et de l'étude de Concetta Molè Ventura, *Principi fanciulli. Legittimismo costituzionale e storiografia cristiana nella Tarda Antichità*, Catane, 1992. Ces ouvrages sont mentionnés comme il se doit dans l'avant-propos et la bibliographie du présent livre (p. v, n. 3 ; p. 344 et 349), mais semblent ne pas avoir été utilisés, du moins exploités avec profit. Il est vrai que leur propos divergeait de celui de l'auteur : Werner Hartke a centré son attention sur l'*Histoire Auguste* et son propos dépasse le cas des empereurs enfants, tandis que Concetta Molè Ventura a limité sa recherche à l'*Histoire ecclésiastique* de Rufin d'Aquilée et à la *Chronique gauloise de 452*. L'historiographie allemande et italienne représentée par ces deux études semble laissée de côté afin de mener une enquête moins littéraire et plus politique, une « histoire événementielle » revendiquée par l'auteur (p. vi). La matière du livre se répartit en trois ensembles d'une parfaite équivalence, un premier consacré à Gratien et Valentinien II, un deuxième à Honorius et le dernier à Valentinien III. La moitié orientale de l'Empire romain est ignorée pour des raisons sans doute pratiques, ce qui interdit la comparaison et limite la réflexion. Toutes les catégories de sources, à l'exception peut-être de l'hagiographie, sont mobilisées avec efficacité. Antérieure à la période étudiée, la question des empereurs enfants avant Gratien est expédiée (p. 3-4) alors qu'elle a des incidences sur les sources narratives du Bas-Empire et leurs débats sous-jacents, comme l'ont montré Johannes Straub ou Adolf Lippold. En guise de méthode, l'auteur compare le portrait du souverain idéal chez Ménandre le Rhéteur aux sources tardives (histoire d'Ammien Marcellin, *Gratio actiarum* (!) d'Ausone, homélies funèbres d'Ambroise, poésies de Claudien, panégyriques de Mérobaude). Tous exaltent les vertus constitutives du bon prince que sont le lignage et l'éducation, le courage et la justice, la tempérance et la piété (chapitres 1 et 4). La sagesse prématurée, incarnée dans le *puer senex* et la canitie précoce, aurait mérité un commentaire. L'aller-retour entre la théorie et la réalité, le discours et la pratique, sert de fil conducteur pour examiner l'un après l'autre les quatre empereurs élevés sur le trône dans leur enfance. Aborder

la question sous un angle politique et symbolique, institutionnel et rhétorique, oriente vers les problèmes de légitimité personnelle et dynastique, de propagande et d'image, d'équilibre et de mainmise du pouvoir, mais néglige l'enfance et l'éducation des princes, leur ascendance en ligne féminine, le célibat ou le mariage de leurs sœurs et filles, l'usage du titre d'*Augusta*, la parenté élargie, la composition de leur assise. Dans le cas de Gratien et de Valentinien II, l'auteur insiste avec raison sur l'urgence politique que manifeste leur promotion soudaine au rang d'Auguste, mais elle souligne la différence radicale de ces élévations : fils de Valentinien I^{er}, Gratien est nommé du vivant de son père soudain malade, tandis que son demi-frère Valentinien II arrive au « pouvoir » par un coup de force maquillé (p. 58-59 et 99-101). Il n'est pas certain que ces avènements, l'un consenti et l'autre inopiné, constitueraient une « solution nouvelle » aux problèmes de succession et marqueraient la naissance d'un système instauré par l'aristocratie sénatoriale et militaire pour exercer le pouvoir (p. 70). Dans la mesure où chaque jeune souverain est hissé sur le trône alors qu'il existe un empereur adulte – Gratien règne avec son père et son oncle, Valentinien II avec son demi-frère et son oncle, Honorius avec son père et son frère, Valentinien III avec son beau-père –, la faction qui entoure l'empereur enfant doit composer avec ces souverains. Déjà au III^e siècle, des dynasties associent au pouvoir des générations différentes et permettent l'accession de souverains adolescents, comme Caracalla, Alexandre Sévère ou Gordien III. Les avènements de Théodose I^{er} et de ses fils Arcadius et Honorius sont traités dans la perspective de l'Occident, car ils impliquent la présence d'un Auguste *senior* qui règne avec un Auguste *junior* et exerce une tutelle ferme ou formelle sur son parent plus jeune, comme l'illustre Théodose I^{er} avec son *missorium* et sa mainmise étouffante sur Valentinien II (p. 93 et 98). L'assassinat de Gratien et de Valentinien II se comprend comme leur échec de saisir en entier, donc en personne, un pouvoir militaire exercé en leur nom mais d'une manière trop indépendante pour ces jeunes souverains soucieux d'exercer la plénitude de leurs prérogatives. L'un et l'autre sont morts non d'avoir quitté l'enfance et franchi l'âge adulte, mais d'avoir voulu interrompre le processus de « cérémonialisation délibérée de la fonction impériale » (p. 131) ou d'« institutionnalisation des empereurs enfants » (p. 314). À l'inverse, averti de ces échecs récents et répétés, Honorius meurt sur le trône après un règne long de 28 ans, presque autant que Constantin et Valentinien III. La comparaison fonctionne bien avec ce dernier puisque Honorius et Valentinien III sont arrivés au pouvoir enfants et l'ont exercé de manière symbolique, multipliant les démonstrations de foi personnelle (piété, législation, constructions, largesses) pour assurer leur respectabilité terrestre par la revendication d'une protection divine (p. 205, 213, 219, 238, 277, 320). De gré ou non, ils ont laissé la gestion des affaires politiques et militaires à des hommes forts (Stilichon, Flavius Constance, Aétius) qui retiennent l'intérêt de l'auteur et la détournent de son sujet initial (chapitres 6 à 9). Les digressions sur les invasions, les guerres et les rivalités sont peut-être rendues nécessaires par la naissance d'un régime bicéphale que l'auteur qualifie plusieurs fois de « partenariat » : un pouvoir cérémoniel qui est privé d'autorité réelle, une continuité dynastique qui masque une gestion clanique, une « infantilisation » du souverain (p. 322-325) qui autorise la captation de ses fonctions régaliennes. L'équilibre de façade est rompu et le système s'abîme dans la révolution de palais ou la guerre civile quand le souverain montre des velléités d'indépendance

(Valentinien III) ou quand l'homme fort veut intégrer et régenter la famille impériale par mariage (Stilichon, Aétius). Le livre se termine par une belle conclusion qui nuance la valeur accordée par nombre de travaux modernes au principe dynastique dans l'Antiquité tardive. La conclusion aurait gagné à mettre en perspective la moitié occidentale avec la partie orientale où des empereurs, enfants et adultes, se succèdent dans une même famille ou hors de la famille régnante sans difficulté et ne connaissent pas une fin tragique. Il faut noter que l'auteur déplore le peu d'études sur la période (p. 224), mais sa bibliographie compte 337 publications anglophones sur un total de 413 titres et ignore aussi bien les synthèses de Seeck ou de Deichmann que les articles de la *Realencyclopädie*. Pour l'avenir des études historiques sur l'Antiquité tardive, il faut espérer que l'insularité géographique ou linguistique ne se transforme pas en isolement scientifique.

Sylvain DESTEPHEN

Richard W. BURGESS, *Roman Imperial Chronology and Early Fourth-Century Historiography. The Regnal Durations of the So-Called Chronica urbis Romae of the Chronograph of 354*. Stuttgart, Franz Steiner, 2014. 1 vol. 208 p. Prix : 52 €. ISBN 978-3-515-10725-9.

For our chronology of the Roman emperors we depend on ancient sources which are too often credulous, ignorant, corrupt or irreducibly discordant. Sometimes the errors are trivial, as when they arise from the practice of conflating the year of an emperor's death with the *dies imperii* of his successor. At other times we can scarcely blame an author who loses sight of a short-lived pretender or who veils his ignorance under specious precision as he follows the peregrinations of the throne. One text that has been used to fill the lacunae in other histories, or sometimes in preference to them, is the opusculum – MS 3416 of the Austrian National Library in Vienna – which Mommsen dubbed *Chronica Urbis Romae*, though it also goes by the title *Origogentis Romanae*. Burgess prefers his own title, *Breviarium Vindobonense* (p. 9), and he argues that, although it is occasionally the most plausible of our witnesses to a particular event, the historical value of this short tract has been overrated. Collating its estimate for the length of each reign with the information that can be gleaned elsewhere, he discovers time after time that it is demonstrably erroneous in its reckoning, as might indeed be expected of a work in which the only topics of interest to the author are the portents that occurred in the course of the emperor's reign, his monuments, his bounty to the populace and the manner of his death. The faults of the *Breviarium* in the handling of the period from Augustus to the beginning of the third century are easily corrected; with regard to the Severan age it is easier to expose its aberrations than to identify better authorities. The *Breviarium* extends the reign of Macrinus by two months, that of Elagabalus by almost three years and that of Alexander Severus by another eight months. Burgess suggests (p. 65-68) that a diligent contamination of two traditions, rather than chronic inaccuracy, is the cause of the miscalculation. On p. 73 he supports the *Breviarium* against a chorus of witnesses who assign a reign of exactly six years to Gordian III. On p. 81 he opines that the figures which it gives for the reign of Tacitus are "in accordance with the non-literary evidence". On p. 84 he finds that the author has added two years to the reign of